

Turgenev Ivan Sergeevich

# Eaux printanières



Иван Тургенев  
**Eaux printanières**

«Public Domain»

**Тургенев И. С.**

Еaux printanières / И. С. Тургенев — «Public Domain»,

© Тургенев И. С.

© Public Domain

## Содержание

I	7
II	8
III	10
IV	12
V	14
VI	16
VII	18
VIII	20
IX	21
X	22
XI	24
XII	26
XIII	27
XIV	28
XV	30
XVI	32
Конец ознакомительного фрагмента.	33

# Turgenev Ivan Sergeevich

## Eaux printanières

### AVERTISSEMENT

Plus de dix années ont déjà passé sur la tombe du grand romancier russe, Ivan Tourgueneff. De son vivant, ses romans avaient été connus et appréciés par les lettrés, mais sans pénétrer jusqu'au grand public.

Ivan Tourgueneff avait débuté par les *Récits d'un Chasseur*, qu'il avait d'emblée classé hors de pair.

«Il acheva de s'insinuer dans les cœurs, dit M. Melchior de Vogüé [*La Russie*. Librairie Larousse.], avec d'exquises petites nouvelles du même ordre, avec des romans sentimentaux, comme *la Nichée de Gentilshommes*, dont le charme reste toujours jeune pour nous, grâce à la discrétion, à la sobriété des moyens qui le produisent. Dans *Roudine*, il analysait le manque de volonté, l'absence de personnalité morale qu'il reprochait à ses compatriotes, plaisamment et trop sévèrement, quand il disait: «Nous n'avons rien donné au monde, sauf le samovar; encore n'est-il pass sûr que nous l'ayons inventé.» Dans *Pères et Fils*, il sondait le fossé infranchissable qui s'était creusé entre la génération du servage et celle de 1860; il diagnostiquait et baptisait le premier le mal qui allait ronger les nouveaux venus, le nihilisme. Il en suivit les progrès croissants dans *Fumée*; il en décrivit les manifestations extérieures dans *Terres vierges*.

»Tourgueneff n'a pas poussé aussi loin que Tolstoï la connaissance et la domination de l'âme humaine; mais il ne le cède à personne pour la divination des nuances de sentiments; il demeure supérieur à tous ses rivaux par la force du génie plastique; instruit à notre discipline intellectuelle par la longue fréquentation de nos écrivains, *il est le seul Russe qui satisfasse pleinement les exigences du goût classique; il est l'artiste par excellence*. Les courts récits de cet inimitable prosateur ont fait dire à M. Taine que depuis les Grecs, aucun artiste n'a taillé un camée littéraire avec autant de relief, avec une aussi rigoureuse perfection de forme.»

Le moment est venu de réunir les œuvres du plus parfait écrivain de ces derniers temps en une collection complète, que son prix modique rendra accessible à toutes les bourses même les plus modestes.

La traduction de l'œuvre de Tourgueneff a été confiée à M. Michel Delines, dont les travaux sur la littérature russe sont depuis longtemps appréciés par le public.

Les ouvrages paraîtront dans l'ordre annoncé en tête de ce volume.

### EAUX PRINTANIÈRES

... Joyeuses années, Heureuses journées, Vous avez passé Comme des eaux printanières.  
(*Une vieille romance russe.*)

Vers deux heures du matin, Sanine rentra dans sa chambre. Dès que son domestique eut allumé les bougies, il le congédia – et se jetant dans un fauteuil, au coin de la cheminée, il enfouit son visage dans ses mains.

Jamais il n'avait ressenti une telle lassitude corporelle et morale.

Il venait de passer la soirée en compagnie de femmes agréables, d'hommes instruits; quelques-unes de ces femmes étaient belles, presque tous les hommes se distinguaient par leur intelligence et leur talent, – lui-même avait soutenu la conversation avec succès et même brillamment, et cependant jamais encore ce *tædium vitæ* dont parlent déjà les Romains, jamais encore cette «horreur de la vie» ne l'avait si impérieusement dominé, si violemment étreint.

S'il avait été un peu plus jeune, il aurait pleuré d'angoisse, d'ennui, de surexcitation; une incisive et cuisante amertume, une saveur d'absinthe pénétrait toute son âme. Un sentiment de dégoût, de douleur l'oppressait, l'enveloppait de toutes parts dans un brouillard de nuit d'automne; – et il ne savait comment se délivrer de cette obscurité ni de cette amertume.

Il ne pouvait pas attendre l'apaisement du sommeil; il savait qu'il ne dormirait pas.

Il se mit à réfléchir... avec paresse, lourdement, méchamment.

Il songea à la vanité, à l'inutilité, à la banale fausseté de tout ce qui est humain.

Il passa en revue tous les âges, – lui-même venait d'entrer dans sa cinquante-deuxième année – et il n'en épargna aucun. Toujours le même effort dans le vide, toujours fouetter l'eau avec des bâtons, toujours se mentir à soi-même, à demi-sincère, à demi-conscient. – Puis, tout à coup, sur la tête tombe la vieillesse, comme la neige... et avec la vieillesse la crainte de la mort qui va toujours en augmentant, qui dévore et qui ronge... et après, le saut dans l'abîme!

Et c'est pour les privilégiés que la vie s'arrange ainsi!.. Heureux qui ne voit pas avant la fin s'étendre sur lui, comme la rouille sur le fer, les maladies, les souffrances...

La vie lui apparaissait non comme une mer houleuse, ainsi que les poètes la décrivent, mais comme un océan imperturbablement calme, immobile et transparent jusque dans ses profondeurs les plus obscures; lui-même il est assis dans une barque vacillante, – tandis que là-bas, sur ce fond sombre et vaseux, on aperçoit comme d'énormes poissons, des monstres difformes: tous les maux de la vie, les maladies, les douleurs, la folie, la misère, la cécité...

Il regarde et voit un de ces monstres surgir des profondeurs, monter à la surface, devenir plus net et en même temps plus horrible. Encore une minute et la barque soulevée par le monstre va chavirer!..

Mais le monstre s'efface, il s'éloigne, il retourne au fond de la mer... il s'y tapit, et l'eau forme un remous autour de lui... Pourtant son heure viendra... il fera chavirer la barque...

Sanine secoua la tête, et s'élançant hors de son fauteuil, arpenta deux fois la chambre, puis il s'assit à sa table à écrire, et ouvrant les tiroirs l'un après l'autre, il se mit à fouiller dans ses papiers, surtout parmi ses vieilles lettres de femmes.

Il ne savait pas lui-même pourquoi il remuait ces tiroirs, il ne cherchait rien, il voulait seulement, par une occupation quelconque, se délivrer des pensées qui le tourmentaient.

Après avoir au hasard ouvert quelques lettres, – dans l'une, il trouva une fleur séchée, retenue par une faveur dont la couleur était passée, – il haussa les épaules et, regardant le foyer, mit les lettres de côté avec l'intention évidente de brûler tôt ou tard toute cette paperasse inutile.

Passant à la hâte les mains dans tous les tiroirs, il ouvrit tout à coup largement les yeux; il sortit lentement un petit coffret octogonal, de forme ancienne, et lentement souleva le couvercle. Dans la boîte, sur une double couche d'ouate jaunie se trouvait une petite croix de grenat.

Il considéra quelques instants avec surprise cette croix, puis, tout à coup, il poussa un faible cri. Ses traits exprimèrent du regret et de la joie.

C'était l'expression d'un homme qui rencontre subitement un ami, qu'il a longtemps perdu de vue, mais qu'il a tendrement aimé, et qui tout à coup lui apparaît, toujours le même, mais changé par l'âge.

Sanine se leva et, revenant à la cheminée, s'assit de nouveau dans son fauteuil, et pour la seconde fois se couvrit le visage de ses deux mains.

«Pourquoi cela arrive-t-il aujourd'hui?» se demanda-t-il.

Et il se rappela des choses depuis longtemps passées.

Voici les souvenirs évoqués par Sanine.

## I

Pendant l'été de 1840, Sanine, qui venait d'atteindre sa vingt-deuxième année, se trouvait à Francfort, revenant d'Italie, pour retourner en Russie.

Il ne possédait pas une grande fortune, mais il était indépendant et presque sans famille.

À la mort d'un parent éloigné, il avait hérité de quelques milliers de roubles, et il se décida à les dépenser à l'étranger, avant de devenir un fonctionnaire, avant de s'atteler définitivement à ce service de l'État, sans lequel l'existence ne lui semblait pas possible.

Sanine exécuta si ponctuellement ce plan, que le jour où il arriva à Francfort, il ne lui restait que juste assez d'argent pour rentrer à Saint-Petersbourg. À cette époque, il y avait encore peu de chemins de fer; les touristes voyageaient en diligence. Sanine prit son billet pour le *beiwagen*, mais la voiture ne partait qu'à quatre heures du soir. Il avait donc beaucoup de temps à perdre.

Par bonheur, il faisait très beau et Sanine, après avoir dîné à l'hôtel du *Cygne Blanc*, célèbre à cette époque, se mit à flâner dans la ville. Il alla voir l'*Ariane*, de Danneker, qui ne lui plut pas beaucoup, et fit un pèlerinage à la maison de Goëthe, dont il ne connaissait du reste que le *Werther*, et encore dans une traduction française. Il fit une promenade sur les bords du Mein et commença à s'ennuyer un peu, comme il sied à un touriste qui se respecte; enfin, vers six heures du soir, fatigué, les bottines poudreuses, il se trouva dans une des plus petites rues de Francfort.

Sur une des maisons espacées il aperçut l'enseigne: «Confiserie italienne. Giovanni Roselli.»

Sanine entra pour prendre un verre de limonade, mais dans la première boutique il ne trouva personne. Derrière le modeste comptoir, sur les rayons d'une armoire vernie, étaient alignées, comme dans une pharmacie, des bouteilles portant des étiquettes dorées, et surtout des bocaux renfermant des biscuits, des pastilles de chocolat, du sucre candi, mais le magasin était vide; seul un chat gris, sur une chaise haute, placée près de la fenêtre, clignait des yeux et ronronnait, remuant les pattes, teinté de rouge éclatant par le rayon oblique du soleil couchant; sur le plancher un grand peloton de soie écarlate avait roulé à côté du panier de bois sculpté qui était renversé.

Un bruit confus venait de la pièce voisine.

Sanine resta immobile, tant que tinta la sonnette de la porte d'entrée, puis haussant la voix, il cria:

– Il n'y a personne?

Au même instant la porte de la pièce voisine s'ouvrit, et Sanine resta frappé d'admiration...

## II

Une jeune fille de dix-neuf ans, avec ses cheveux bruns déroulés sur ses épaules nues, et les bras tendus en avant, s'élança dans la confiserie; ayant aperçu Sanine, elle courut à lui, le saisit par la main et l'entraîna, criant d'une voix haletante:

– Venez vite, par ici, venez à son secours!

Le saisissement de Sanine ne lui permit pas de répondre aussitôt à cet appel, il resta cloué à la même place.

Il n'avait jamais vu une telle beauté.

La jeune fille se tourna de nouveau vers lui et lui dit:

– Mais venez donc, venez!

Sa voix, son regard, et le geste de sa main crispée qu'elle portait convulsivement à ses joues pales, exprimaient un désespoir si intense, que Sanine la suivit précipitamment par la porte restée ouverte derrière elle.

Dans la chambre où il pénétra à la suite de la jeune fille, il vit étendu sur un divan de crin de forme ancienne, un garçon de quatorze ans. Sa ressemblance avec la jeune fille frappait; évidemment, c'était son frère.

Il était tout blanc avec des reflets jaunes, couleur de cire ou de marbre antique. Les yeux étaient fermés; l'ombre de ses cheveux touffus et noirs faisait tache sur son front pétrifié et sur ses fins sourcils immobiles; entre les lèvres bleues, on apercevait les dents serrées.

La respiration semblait interrompue; un des bras pendait sur le plancher, l'autre était rejeté derrière la tête.

L'enfant était tout habillé et boutonné jusqu'au menton, sa cravate étroite lui serrait le cou.

La jeune fille courut vers lui avec des sanglots.

– Il est mort, il est mort! cria-t-elle. – Il y a un instant, il était assis ici, causant avec moi, – lorsque tout à coup il est tombé et, depuis, il n'a plus fait un mouvement... Mon Dieu! Ne pouvez-vous pas le sauver? Et maman qui n'est pas à la maison?

Puis vivement, elle cria en italien:

– Eh bien, Pantaleone, le médecin... As-tu ramené le médecin?

– Signora, j'ai envoyé Louise chez le médecin, répondit une voix enrouée derrière la porte.

Un petit vieux en frac lilas orné de boutons noirs, le col enfoncé dans une haute cravate blanche, avec une culotte de nankin, et des bas de laine bleus, entra dans la chambre en boitant à cause de ses pieds ankylotés.

Son petit visage disparaissait complètement sous une forêt de cheveux gris, couleur de fer. Cette chevelure en broussailles, qui se hérissait par touffes et retombait dans toutes les directions, donnait au vieillard l'air d'une poule huppée; la ressemblance était rendue plus complète par le fait qu'on ne pouvait distinguer sous cette sombre masse grise qu'un nez pointu et des yeux jaunes, tout ronds.

– Louise arrivera plus vite, moi je ne peux pas courir, continua le vieillard en italien.

Il soulevait l'un après l'autre ses pieds endoloris de goutteux, chaussés de souliers hauts attachés par des rubans.

– J'ai apporté de l'eau, ajouta-t-il.

Et de ses doigts secs et noueux il serrait le long goulot de la bouteille.

– Mais en attendant le médecin, Émile peut mourir, cria la jeune fille, et elle étendit la main du côté de Sanine.

– Oh! Monsieur, oh! *mein Herr!* vous ferez quelque chose pour nous venir en aide!

– Il faut le saigner – c'est une attaque d'apoplexie, dit Pantaleone.

Bien que Sanine ne possédât aucune connaissance médicale, il savait pertinemment que des garçons de quatorze ans ne peuvent pas avoir des attaques d'apoplexie.

– C'est un évanouissement, ce n'est pas une attaque d'apoplexie, dit-il à Pantaleone. Avez-vous des brosses? ajouta-t-il.

Le vieux releva son minois ratatiné.

– Qu'est-ce que vous demandez?

– Des brosses, des brosses, répéta Sanine en allemand et en français.

– Des brosses, ajouta-t-il en faisant le geste de broser son habit.

Le vieillard comprit enfin.

– Ah! des brosses, *Spazzette!* Pour sûr nous avons des brosses!

– Eh bien, donnez-les-moi vite, nous déshabillerons l'enfant et nous le frictionnerons.

– Bien... *Benone!* Et de l'eau sur la tête? Vous ne trouvez pas nécessaire de lui verser de l'eau sur la tête?

– Non... Nous verrons plus tard... Allez vite prendre des brosses.

Pantaleone posa la bouteille à terre, trottina hors de la chambre et revint peu après muni d'une brosse à habits et d'une brosse à cheveux.

Un caniche à poils frisés entra en agitant vivement sa queue, et regarda plein de curiosité le vieux, la jeune fille et même Sanine, de l'air de quelqu'un qui se demande ce que signifie tout ce remue-ménage.

Sanine, d'un tour de main, eut déboutonné la jaquette du jeune garçon, ouvert le col de la chemise et retroussé les manches, puis saisissant une brosse, il se mit à frictionner de toutes ses forces la poitrine et les mains.

Pantaleone s'empessa avec non moins de zèle à frictionner les bottes et le pantalon de l'enfant, tandis que la jeune fille, à genoux, près du divan, prenait entre ses mains la tête du malade, et sans remuer une paupière couvrait du regard le visage de son frère.

Sanine frictionnait sans relâche, mais du coin de l'œil observait la jeune fille.

– Dieu! qu'elle est belle! pensait-il.

### III

Le nez de la jeune fille était un peu grand, mais d'une belle forme aquiline; un léger duvet ombrail imperceptiblement sa lèvre supérieure; son teint était uni et mat – un ton d'ivoire ou d'écume blanche; – les cheveux étaient onduleux et brillants comme ceux de la Judith d'Alloriau palais Pitti, – les yeux surtout étaient remarquables, d'un grissombre, l'iris encadré d'un liseré noir – des yeux splendides, triomphants, même à cette heure où l'effroi et la douleur en assombrissaient l'éclat.

Sanine songea involontairement au beau pays d'où il revenait.

Cependant, même en Italie, il n'avait pas rencontré une telle beauté!

La jeune fille respirait à de longs intervalles inégaux; elle retenait son souffle et semblait attendre chaque fois pour voir si son frère ne commençait pas à respirer.

Sanine continuait à frictionner le malade, sans pouvoir s'empêcher d'observer aussi Pantaleone dont la figure originale appelait son attention.

Le vieillard était épuisé de fatigue et haletait; à chaque coup de brosse il laissait échapper une plainte, pendant que les longues touffes de ses cheveux trempés de sueur se balançaient lourdement en tous sens, comme les tiges d'une grande plante mouillée par la pluie.

– Retirez-lui au moins ses bottes, allait dire Sanine à Pantaleone, lorsque le chien, évidemment surexcité par la nouveauté de cette scène, se dressa tout à coup sur ses pattes de derrière et se mit à aboyer.

– Tartaglia — *Canaglia!* lui cria le vieillard.

Au même instant le visage de la jeune fille se transforma, ses sourcils arquèrent, ses yeux devinrent encore plus grands et la joie éclata dans son regard.

Sanine examina le malade et distingua sur le visage une légère coloration, les paupières remuèrent... les narines se dilatèrent. L'enfant aspira de l'air entre ses dents toujours serrées et soupira...

– *Emilio*, cria la jeune fille... *Emilio mio*.

Les grands yeux noirs de l'enfant s'ouvrirent lentement. Ils regardaient encore confusément mais commençaient à sourire faiblement. Le même sourire languissant joua sur ses lèvres pâles, puis il remua son bras pendante, et d'un seul mouvement le ramena sur sa poitrine.

– Emilio, répéta la jeune fille en se levant.

Son visage exprimait un sentiment si intense, qu'il semblait à tout instant qu'elle allait fondre en larmes ou éclater d'un rire fou.

– Emilio! Qu'est-ce qu'il a? Emilio! cria une voix derrière la porte.

Dans la chambre entra à pas précipités une dame proprement vêtue, au visage brun entouré de cheveux d'un blanc d'argent. Un homme d'âge mûr la suivait, et la servante avançait la tête par-dessus son épaule.

La jeune fille courut à leur rencontre.

– Il est sauvé, maman, il vit! dit-elle en embrassant convulsivement la dame qui venait d'entrer...

– Mais qu'est-il arrivé, dit la nouvelle venue... Je rentrais... lorsque près de la maison j'ai rencontré le médecin et Louise.

Pendant que la jeune fille racontait à sa mère tout ce qui s'était passé, le médecin s'approcha du malade qui revenait à lui de plus en plus complètement, et qui souriait toujours. Il paraissait commencer à se sentir honteux de toute la peine qu'il avait donnée à tout le monde.

– Comme je vois, vous l'avez frictionné avec des brosses, dit le médecin en s'adressant à Sanine et à Pantaleone... Vous avez très bien fait... C'était une excellente idée... Maintenant nous allons voir ce que nous pouvons encore lui administrer...

Il tâta le pouls du jeune homme.

– Hum! montrez-moi votre langue!

La mère se pencha soucieuse sur le malade; l'enfant sourit franchement, fixa ses yeux sur elle et rougit...

Sanine jugea que sa présence était devenue superflue et voulut se retirer, mais avant qu'il eût sa main sur le bouton de la porte d'entrée, la jeune fille se trouva de nouveau devant lui et l'arrêta:

– Vous nous quittez, dit-elle, je ne vous retiens pas, mais vous viendrez nous voir ce soir, n'est-ce pas?.. Nous vous devons tant d'obligations... Vous avez probablement sauvé mon frère de la mort... Nous voulons pouvoir vous remercier... Maman tient à vous exprimer elle-même sa reconnaissance... Il faut nous dire votre nom... Vous devez venir partager notre joie...

– Mais... c'est que je pars ce soir pour Berlin, objecta Sanine.

– Vous avez tout le temps de partir, répéta vivement la jeune fille.

– Venez dans une heure prendre avec nous une tasse de chocolat, ajouta-t-elle. Vous me le promettez?.. Je dois vite retourner auprès du malade... Nous comptons sur vous!

Que pouvait faire Sanine?

– Je viendrai! répondit-il.

La belle jeune fille lui serra vivement la main et courut rejoindre son frère.

Sanine se retrouva dans la rue.

## IV

Lorsque Sanine, une heure et demie plus tard, revint à la confiserie Roselli, il fut reçu comme un parent.

Emilio était assis sur le divan où il avait été frictionné le matin; le médecin lui avait ordonné une potion et recommandait «beaucoup de prudence dans les impressions, car le sujet est nerveux avec une propension aux maladies de cœur.»

Emilio avait déjà eu des évanouissements, mais jamais la crise n'avait été si longue ni si forte. Pourtant le médecin assurait que tout danger avait disparu.

Emilio était habillé, comme il convient à un convalescent, d'une ample robe de chambre; sa mère lui avait entouré le cou d'un fichu de laine bleue. Le malade était gai, il avait presque un air de fête; et tout autour de lui était à la joie.

Devant le sofa, sur une table ronde, recouverte d'une nappe blanche, se dressait une énorme chocolatière de porcelaine, remplie de chocolat odorant, et tout autour des tasses, des verres de sirop, des gâteaux, des petits pains et jusqu'à des fleurs. Six bougies de cire brûlaient dans deux candélabres de vieil argent; à côté du divan se trouvait un mûleux fauteuil voltaire, et c'est là qu'on invita Sanine à prendre place.

Toutes les personnes de la confiserie dont Sanine avait fait la connaissance dans la journée étaient réunies autour du malade, sans en excepter le chien Tartaglia ni le chat; tous semblaient être fort heureux; le caniche reniflait de plaisir, seul le chat continuait à miauler et à cligner des yeux.

Sanine fut obligé de décliner son nom, de dire d'où il venait, de parler de sa famille. Quand il avoua qu'il était Russe, les deux femmes furent un peu étonnées et laissèrent échapper un: «Ah!» tout en déclarant qu'il parlait très bien l'allemand, mais elles l'invitèrent à continuer la conversation en français si cela lui était plus agréable, car toutes deux comprenaient cette langue et la parlaient.

Sanine s'empressa de profiter de cette aimable proposition.

«Sanine! Sanine!» La mère et la fille n'auraient jamais cru qu'un Russe pût porter un nom aussi facile à prononcer. Le petit nom de Sanine, Dmitri, leur plut de même beaucoup.

La mère de Gemma s'empressa de remarquer que dans sa jeunesse elle avait vu un opéra: «Demetrio et Polibio», mais que «Dmitri» sonnait infiniment mieux que «Demetrio».

Sanine passa aussi une heure en conversation avec les deux Italiennes, qui, de leur côté, l'initièrent à tous les événements de leur vie.

La mère tenait généralement la parole. Sanine apprit d'elle son nom, Leonora Roselli. Elle était veuve de Giovanni Battista Roselli, qui était venu vingt-cinq ans auparavant à Francfort en qualité de confiseur. Giovanni Battista était de Vicenza; c'était un excellent homme bien qu'un peu emporté et orgueilleux, et par-dessus tout cela, républicain!

En prononçant ces mots, madame Roselli désigna un portrait à l'huile placé au-dessus du divan.

– Il faut croire que le peintre, – «un républicain aussi!» ajouta madame Roselli en soupirant, – n'avait pas su saisir parfaitement la ressemblance, car sur son portrait, Giovanni Battista apparaissait sous les traits d'un sinistre et féroce brigand, comme un Rinaldo Rinaldini!

Madame Roselli elle-même était née dans la belle et antique cité de Parme, où se trouve cette divine coupole peinte par l'immortel Corrège.

Une partie de sa vie pourtant avait été passée en Allemagne, et elle s'était presque germanisée.

Elle ajouta, en branlant tristement la tête, qu'il ne lui restait plus que cette fille et ce fils, et du doigt elle les montrait tour à tour, puis elle dit que sa fille s'appelait Gemma et son fils Emilio, et que tous les deux étaient d'excellents enfants, obéissants, surtout Emilio...

– Et moi, je ne suis pas obéissante? interrompit Gemma.

– Oh! toi aussi tu es républicaine! répondit la mère.

Madame Roselli déclara pour conclure qu'assurément elle gagnait de quoivivre, mais que les affaires allaient beaucoup moins bien que du tempsde son mari, qui était un grand artiste en fait de confiserie.

– *Un grand'uomo!* affirma Pantaleone d'un air grave.

## V

Gemma, tout en écoutant sa mère, tantôt riait, soupirait, caressait l'épaule de la vieille dame, la menaçait du doigt, puis la regardait. Enfin, elle se leva, prit sa mère dans ses bras et la baisa sur la nuque à la naissance des cheveux, ce qui fit rire beaucoup la bonne dame tout en poussant de petits cris effarouchés.

Pantaleone, à son tour, fut présenté au jeune Russe.

Pantaleone avait été autrefois un baryton d'opéra, mais il avait depuis longtemps terminé sa carrière artistique et occupait dans la famille Roselli une place intermédiaire qui tenait de l'ami de la maison et du domestique. Bien qu'il fût depuis un grand nombre d'années en Allemagne, il n'avait appris qu'à jurer en allemand et cela en italianisant impitoyablement ses jurons.

– *Feroflucto spitcheboubio!* (maudite canaille), disait-il de presque tous les Allemands.

En revanche, il parlait l'italien en perfection, car il était originaire de Sinigaglia, où l'on peut entendre la *lingua toscana in boccaromana*.

Emilio faisait le paresseux et s'abandonnait aux agréables sensations d'un convalescent qui vient d'échapper à un grand danger. Du reste il était facile de voir qu'il avait l'habitude d'être gâté tant et plus partout les siens.

Il remercia Sanine, d'un air confus, mais son attention se concentra sur les sirops ou les bonbons.

Sanine fut obligé de prendre deux grandes tasses d'excellent chocolat et d'absorber une quantité fabuleuse de biscuits; à peine venait-il d'en grignoter un, que déjà Gemma lui en offrait un autre, – et comment aurait-il pu refuser?

Au bout de quelques instants Sanine se sentit dans cette famille comme chez lui; le temps s'envolait avec une rapidité incroyable.

Sanine parla beaucoup de la Russie, de son climat, de la société russe, du moujik, et surtout des cosaques, de la guerre de 1812, de Pierre-le-Grand, des chansons et des cloches russes.

Les deux femmes avaient une notion très vague du pays où Sanine était né, et Sanine fut stupéfait, lorsque madame Roselli, ou, comme on l'appelait plus souvent, Frau Lénore, lui posa cette question:

– Le palais de glace qui avait été élevé à Saint-Pétersbourg au siècle dernier, et dont j'ai lu dernièrement la description dans un livre intitulé: *Bellezze delle arti*, existe-t-il encore?

– Mais croyez-vous donc qu'il n'y a jamais d'été en Russie? s'écria

Sanine.

Et alors madame Roselli avoua qu'elle se représentait la Russie comme une plaine toujours couverte de neiges éternelles, et habitée par des hommes vêtus toute l'année de fourrures et qui sont tous militaires: – il est vrai, ajouta-t-elle, que c'est le pays le plus hospitalier de la terre, et le seul où les paysans sont obéissants.

Sanine s'efforça de lui donner, ainsi qu'à sa fille, des notions plus exactes sur la Russie. Lorsqu'il en vint à parler de musique, madame Roselli et sa fille le prièrent de leur chanter un air russe, et lui montrèrent un minuscule piano, dont les touches en relief étaient blanches et les touches plates noires. Sanine obéit sans faire de façons, et s'accompagnant de deux doigts de la main droite et de trois doigts de la main gauche (le pouce, le doigt du milieu et le petit doigt), il se mit à chanter, d'une voix de ténor un peu nasale, le *Saraphan*, puis *Sur la rue, sur le pavé*.

Ses auditrices louèrent fort sa voix et sa musique, mais s'extasièrent surtout sur la douceur et la sonorité de la langue russe, et le prièrent de leur traduire les paroles. Comme ces deux chansons ne pouvaient donner une très haute idée de la poésie russe, Sanine préféra déclamer la romance de Pouchkine: *Je me rappelle un instant divin*, qu'il traduisit et chanta. La musique était de Glinka.

L'enthousiasme de madame Roselli et de sa fille ne connut plus de bornes. Frau Lénore découvrit une ressemblance étonnante entre le russe et l'italien. Elle trouva même que les noms de Pouchkine (elle prononçait *Poussekine*) et de Glinka sonnaient comme de l'italien.

Sanine à son tour obligea la mère et la fille à lui chanter quelque chose: elles ne se firent pas prier. Frau Lénore se mit au piano et chanta avec Gemma quelques *duettini* et *stornelli*. La mère avait dû avoir dans le temps un bon contralto; la voix de la jeune fille était un peu faible, mais agréable.

## VI

C'était Gemma et non sa voix que Sanine admirait.

Il était assis un peu en arrière et de côté, et pensait qu'un palmier ne pourrait pas rivaliser avec l'élégante sveltesse de la taille de la jeune Italienne, et lorsqu'elle levait les yeux dans les passages expressifs, il semblait au jeune homme que devant ce regard le ciel devait s'ouvrir.

Le vieux Pantaleone lui-même, qui écoutait gravement, d'un air de connaisseur, une épaule appuyée au battant de la porte, le menton et la bouche enfouis dans son ample cravate, subissait le charme de ce beau visage, bien qu'il le vît tous les jours.

Le *duettino* terminé, Frau Lénore dit qu'Emilio possédait une très belle voix – un timbre d'argent, mais qu'il était à l'âge où la voix change et qu'il lui était défendu de chanter. C'était à Pantaleone de se souvenir, en l'honneur de leur hôte, des airs qu'il chantait si bien autrefois.

Pantaleone fit la mine, se renfrogna, ébouriffa ses cheveux et déclara que depuis des années il avait abandonné le chant, bien qu'il fût un temps où il pouvait être fier de son talent. Il ajouta qu'il appartenait à cette grande époque où il y avait encore de vrais chanteurs classiques – qu'on ne saurait comparer aux glapisseurs de nos jours. Alors il y avait vraiment ce qu'on est en droit d'appeler une école de chant, et quant à lui, Pantaleone Cippatola de Varèse, ne lui avait-on pas jeté à Modène une couronne de lauriers et n'avait-on pas lâché en son honneur des pigeons blancs sur la scène? Enfin, un certain prince Tarbousski — *il principe* Tarbuski – avec lequel il était intimement lié, ne le tourmentait-il pas chaque soir pour l'engager à faire un tour en Russie, où il lui promettait des montagnes d'or, des montagnes d'or!.. Mais Pantaleone était bien décidé à ne pas quitter l'Italie, le pays de Dante, *il paese del Dante!*..

Ensuite vinrent les malheurs, il avait été imprudent...

Ici le vieillard s'interrompit, poussa deux profonds soupirs, baissa les yeux puis se remit à parler de l'époque classique du chant, et en particulier du célèbre ténor Garcia, pour lequel il nourrissait une admiration sans bornes.

– Voilà un homme! s'écria-t-il. Jamais le grand Garcia – «*il gran Garcia*» – n'a condescendu à chanter comme les petits ténors — *tenoracci* – d'aujourd'hui, en fausset; toujours avec la voix de poitrine, *voce di petto, si!*

Le vieillard de son poing frappa violemment son jabot.

– Et quel acteur! Un volcan, *Signori miei*, un volcan, *un Vesuvio!*

J'ai eu l'honneur de jouer avec lui dans l'opéra de l'illustrissimo maestro Rossini – dans *Othello*. Garcia était Othello, je jouais

Jago. – Et quand il prononçait cette phrase:

Pantaleone prit l'attitude d'un chanteur et d'une voix tremblotante, enrouée, mais toujours pathétique lança:

*L'i-ra daver... so daver... so il fato. Io piu no... no... no... nontemero.*

– ... Le théâtre tremblait, *Signori miei!* Et moi je ne restais pas en arrière, et je répétais après lui:

*L'i...ra daver... so daver... so il fato Temèr piu non dovro!*

... Et lui, tout à coup, comme un éclair, comme un tigre: *Morro!.. mavendicato.*

... Ou quand il chantait... quand il chantait l'air célèbre de «*Matrimonio segreto*» *Pria che spunti...* Alors *il gran Garcia*, après ces mots: *I cavalli di galoppo*, il faisait, écoutez bien, vous verrez comme c'est merveilleux, *com'è stupendo!*..

Le vieillard commença une fioriture très compliquée – mais à la dixième note il s'arrêta, toussa et avec un geste de désespoir dit:

– Pourquoi me tourmentez-vous de la sorte?

Gemma battit des mains de toutes ses forces et cria: bravo! bravo! puis courut vers le pauvre «Jago» et des deux mains lui donna des tapes amicales sur l'épaule.

Seul Emilio riait sans se gêner. Cet âge est sans pitié, La Fontaine l'adéjà dit.

Sanine s'efforça de consoler le vieux chanteur en lui parlant dans sa langue. Au cours de son dernier voyage il avait pris une teinture d'italien; il se mit à parler du *paese del Dante dove il si suona*: cette phrase et ce vers célèbre «*Lasciate ogni speranza*» formaient tout le bagage poétique italien du jeune touriste.

Mais Pantaleone ne se laissa pas reconforter par ces attentions. Il enfonça encore plus profondément son menton dans sa cravate et roulant des yeux furieux ressembla plus que jamais à un oiseau hérissé, mais cette fois à un méchant oiseau, un corbeau ou un milan royal...

Alors Emilio, qui rougissait pour rien et à tout propos, comme il arrive aux enfants gâtés, dit à sa sœur que si elle voulait amuser leur hôte, elle ne pouvait mieux faire que de lui lire une des comédies de Malz, qu'elle lisait si bien.

Gemma éclata de rire, donna une petite tape sur la main de son frère et lui dit qu'il avait toujours «de drôles d'idées!» Pourtant elle s'empessa d'aller dans sa chambre et revint tout de suite avec un petit livre à la main. Elle s'assit à la table devant la lampe, regarda autour d'elle, leva le doigt «taisez-vous messieurs» – geste très italien – et se mit à lire à haute voix.

## VII

Malz était un écrivain local qui avait su peindre des types de Francfort avec un humour amusant, vif, bien que peu profond, dans de petites comédies légèrement esquissées, écrites en patois.

En effet, Gemma lisait fort bien, en vraie comédienne. Elle nuançait chaque rôle et savait à merveille soutenir le caractère des personnages; elle avait hérité avec le sang italien la mimique expressive de ce peuple. Elle n'épargnait ni sa voix douce, ni la plasticité de son visage; quand elle devait représenter une vieille folle ou un bourgmestre imbécile, elle faisait les grimaces les plus grotesques, bridait ses yeux, retroussait ses narines, prenait une voix glapissante, grasseyait...

Elle ne riait pas en lisant, mais quand ses auditeurs – à l'exception de Pantaleone, qui était sorti de la chambre dès qu'il avait été question de lire l'œuvre *d'o quel ferroflucto Tedesco* – l'interrompaient par une explosion de rire, elle laissait glisser le livre sur ses genoux, et la tête rejetée en arrière se livrait à des éclats de rire sonores qui secouaient les anneaux moelleux de ses boucles sur son cou et ses épaules.

Dès que l'hilarité de son auditoire s'était calmée, elle reprenait son livre, et redevenue sérieuse recommençait sa lecture.

Sanine ne pouvait se rassasier d'admirer la lectrice, se demandant comment ce visage si idéalement beau pouvait sans transition prendre une expression si comique et parfois presque triviale.

Gemma réussissait beaucoup moins bien à rendre les rôles de jeunes filles, les «jeunes premières», et surtout elle manquait les scènes d'amour; elle-même sentait son insuffisance et leur donnait une légère teinte de moquerie, comme si elle ne croyait pas à tous ces serments enthousiastes, à toutes ces paroles enflammées, dont l'auteur, du reste, s'abstenait le plus possible.

La soirée passa si vite, que Sanine ne se souvint qu'il devait partir ce soir-là que lorsque la pendule sonna dix heures...

Il bondit de sa chaise comme si un serpent l'eût piqué.

– Qu'avez-vous? demanda Frau Lénore.

– Mais je dois partir ce soir pour Berlin, j'ai déjà retenu une place dans la diligence.

– Et quand part la diligence?

– À dix heures et demie.

– Alors vous arriverez trop tard, dit Gemma... Restez encore un peu... je continuerai ma lecture...

– Avez-vous payé la place entière ou seulement donné des arrhes? demanda Frau Lénore.

– J'ai payé la place entière! répondit Sanine avec une grimace douloureuse.

Gemma le regarda en clignant des yeux, et partit d'un éclat de rire. Sa mère la gronda.

– Comment, ce jeune homme a dépensé de l'argent pour rien, et toi, cela te fait rire?

– Ce n'est pas une affaire! répondit Gemma. Cette dépense ne ruinera pas monsieur Sanine... et nous tâcherons de le consoler... Voulez-vous de la limonade?

Sanine but un verre de limonade. Gemma reprit sa lecture et la gaieté générale fut rétablie.

Quand la pendule sonna minuit, Sanine se leva pour se retirer.

– Maintenant, il vous faut rester encore quelques jours à Francfort, dit Gemma... À quoi bon vous dépêcher de partir?... Vous vous amuserez tout autant ici qu'ailleurs.

Elle se tut.

– Je vous assure, vous ne vous amuserez pas davantage ailleurs! ajouta-t-elle en souriant.

Sanine ne répondit rien, mais il réfléchit que son porte-monnaie étant vide, il était obligé de rester à Francfort en attendant la réponse d'un ami de Berlin, à qui il pensait pouvoir emprunter quelque argent.

– Restez encore quelque temps avec nous, restez, dit à son tour FrauLénore, vous ferez la connaissance de M. Charles Kluber, le fiancé deGemma. Il n'a pas pu venir ce soir parce qu'il avait beaucoup à faire dans son magasin... Vous avez sans doute remarqué sur la Zeile, le plus grand magasin de draps et de soieries... M. Kluber est le premier commis... Il sera très heureux de vous être présenté.

Sanine ne comprit pas lui-même pourquoi cette nouvelle l'abasourdit.

– L'heureux fiancé! pensa-t-il.

Il regarda Gemma et il crut discerner dans les yeux de la jeune fille une expression moqueuse.

Il prit congé de madame Roselli et de sa fille.

– À demain, n'est-ce pas? vous reviendrez demain?.. demanda Frau

Lénore.

– À demain! répéta Gemma d'un ton affirmatif, comme si cela allait sans dire.

– À demain! répondit Sanine.

Emilio, Pantaleone et le caniche Tartaglia lui firent conduite jusqu'au coin de la rue. Pantaleone ne put se retenir d'exprimer le déplaisir que lui causait la lecture de Gemma.

– Comment n'a-t-elle pas honte! Elle se tord, elle crie — *unacaricatura*. Elle devrait représenter Mérope, Clytemnestre, un personnage tragique et grand... mais elle aime mieux singer une vilaine Allemande! Tout le monde peut en faire autant:... *Mertz, Kertz, spertz*, cria-t-il de sa voix enrouée en poussant le menton en avant et en écarquillant les doigts.

Tartaglia aboya contre lui, tandis qu'Emilio riait...

Le vieillard fit brusquement volte-face et rebroussa chemin.

Sanine rentra à l'Hôtel du Cygne Blanc, dans un état d'esprit passablement troublé.

Toute cette conversation italo-franco-allemande bourdonnait encore à son oreille.

– Fiancée! se dit-il, lorsqu'il fut couché dans sa modeste chambre d'hôtel. – Quelle belle jeune fille!.. Mais pourquoi ne suis-je pas parti?

Pourtant le lendemain il expédia une lettre à son ami de Berlin.

## VIII

Avant que Sanine eût achevé sa toilette, le garçon de l'hôtel vint lui annoncer la visite de deux messieurs.

L'un était Emilio, l'autre un jeune homme grand et fort présentable, avec une tête tirée à quatre épingles; c'était Herr Karl Kluber, le fiancé de la belle Gemma.

Il est avéré qu'à cette époque on n'aurait pas trouvé dans tout Francfort un premier commis plus poli, plus comme il faut, plus sérieux ni plus avenant que M. Kluber.

Sa toilette irréprochable était en harmonie avec sa prestance et la grâce de ses manières, un peu réservées et froides, il est vrai, un genre britannique, contracté pendant un séjour de deux ans en Angleterre, et en somme d'une élégance séduisante.

De prime abord il sautait aux yeux que ce beau jeune homme, un peu grave, mais très bien élevé et encore mieux lavé, était habitué à obéir aux ordres d'un supérieur et à commander à des inférieurs, et qu' derrière le comptoir de son magasin, il devait fatalement inspirer du respect aux clients.

Sa probité scrupuleuse ne pouvait pas être mise en doute; il suffisait pour s'en convaincre d'un coup d'œil sur ses manchettes impeccablement empesées! Sa voix d'ailleurs était en harmonie avec tout son être: une voix de basse assurée et moelleuse, mais pas trop élevée et même avec des inflexions caressantes dans le timbre. C'est bien la voix qui convient pour donner des ordres à des subordonnés: – «Montrez à Madame Levelours de Lyon ponceau». – «Donnez une chaise à Madame!...»

M. Kluber commença par se présenter à Sanine selon toutes les règles; il inclina sa taille avec tant de noblesse, rapprocha si élégamment ses jambes et serra les talons l'un contre l'autre avec une politesse si exquise, qu'il était impossible de ne pas s'écrier mentalement: «Oh! ce jeune homme a du linge et des qualités d'âme de premier ordre!»

Le fini de sa main droite dégantée, – de sa main gauche couverte d'un gant de suède, il tenait son chapeau lissé comme un miroir et au fond duquel s'étalait l'autre gant; – le fini de sa main droite qu'il tendit à Sanine avec modestie mais fermement était au-dessus de tout éloge: chaque ongle était à lui seul une œuvre d'art.

Ensuite, M. Kluber expliqua, dans un allemand choisi, qu'il était venu présenter ses hommages et exprimer sa reconnaissance au monsieur étranger qui avait rendu un service si important à son futur parent, au frère de sa fiancée; en disant ces mots il étendit sa main gauche vers Emilio, qui rougit, de honte semblait-il, se détourna dans la direction de la fenêtre et mit un doigt dans sa bouche.

M. Kluber ajouta qu'il serait heureux s'il pouvait être agréable à monsieur l'Étranger.

Sanine répondit non sans quelque difficulté, en allemand, qu'il était très heureux... que le service rendu était insignifiant... et il invita ses hôtes à s'asseoir.

Herr Kluber remercia – et rejetant vivement les pans de son habit, se posa sur une chaise, mais il s'asseyait si légèrement, si peu confortablement, qu'on comprenait aussitôt qu'il s'était assis par politesse, mais qu'il se lèverait dans une minute.

En effet, au bout de quelques secondes il se leva, fit modestement deux pas en arrière, comme dans une contredanse, et déclara qu'à son vif regret il ne pouvait prolonger sa visite, car c'était l'heure d'entrer au magasin... les affaires avant tout! Cependant, le lendemain étant un dimanche, il avait organisé, avec l'assentiment de Frau Lenore et de Fraülein Gemma, une promenade à Soden, et il avait l'honneur d'inviter monsieur l'Étranger à se joindre à eux; il espérait que M. Sanine ne refuserait pas d'ornez cette partie de plaisir de sa présence.

Sanine, en effet, consentit à orner de sa présence cette partie de plaisir – et M. Kluber, après avoir fait pour la seconde fois un salut dans toutes les règles, se retira gracieusement avec son pantalon couleur de pois tendres et en faisant résonner agréablement les semelles de ses bottes neuves...

## IX

Emilio, sans tenir compte de l'invitation de Sanine, qui le priait des'asseoir, était resté tout le temps le visage tourné vers la fenêtre, mais dès que son futur beau-frère fut parti, il pirouetta sur ses talons, en faisant des grimaces de gamin, et demanda en rougissant la permission de rester encore un moment.

– Je vais beaucoup mieux aujourd'hui, ajouta-t-il, seulement le médecin me permet pas encore de travailler.

– Restez avec moi, vous ne me gênez nullement, s'empressa de répondre Sanine, qui, en sa qualité de Russe, était enchanté d'avoir aussi un prétexte pour ne rien faire.

Emilio le remercia, et au bout de quelques minutes le jeune garçon se trouva dans l'appartement de Sanine comme chez lui; il examina tous les effets du voyageur et le questionna sur la provenance et la qualité de chaque objet. Il aida Sanine à se raser, et engagea le jeune Russe à laisser pousser ses moustaches. Tout en bavardant, il confia à son nouvel ami beaucoup de détails sur la vie de sa mère, de sa sœur, de Pantaleone et même du caniche Tartaglia, en un mot il décrivit toute leur manière de vivre.

Toute trace de timidité avait disparu de chez Emilio, il ressentit une vive sympathie pour Sanine, non parce que le jeune Russe lui avait sauvé la vie la veille, mais parce qu'il se sentait fortement attiré vers lui. Il n'eut rien de plus pressé que de confier à son nouvel ami ses secrets.

Il lui avoua que sa mère le destinait au commerce, tandis qu'il *savait*, il le savait pertinemment, qu'il était né pour être artiste, musicien, chanteur, qu'il avait une vocation décidée pour le théâtre: la preuve en était que Pantaleone l'engageait à suivre cette carrière. Malheureusement M. Kluber était de l'avis de sa mère, et il exerçait une grande influence sur elle. C'est lui qui avait suggéré à Madame Roselli l'idée de mettre son fils dans le commerce, parce que le premier commis ne voyait rien de plus beau que le commerce. Vendre du drap et du velours, tromper le client, lui demander des «prix d'imbéciles», des «prix de Russes» [Autrefois, et peut-être encore maintenant, au mois de mai, dès que les seigneurs russes arrivaient à Francfort, tous les magasins élevaient leurs prix, qu'on appelait «prix de Russes» ou «prix d'imbéciles».], voilà l'idéal de M. Kluber!

– Eh bien! maintenant vous allez venir chez nous? s'écria l'enfant dès que Sanine eut terminé sa toilette et écrit une lettre à Berlin.

– Il est encore trop tôt pour faire une visite, objecta Sanine.

– Oh! ça ne fait rien, s'écria Emilio d'un ton caressant. Revenez avec moi. Nous passerons à la poste et de là nous reviendrons chez nous! Gemma sera si contente! Vous déjeunerez avec nous... Vous pourrez glisser un mot à maman en faveur de moi... en faveur de ma carrière artistique...

– Eh bien! allons, dit Sanine.

Et ils sortirent ensemble de l'hôtel.

## X

Gemma, en effet, fut très contente de revoir Sanine, et Frau Lénore lereçut très amicalement; il était évident qu'il avait produit la veilleune excellente impression sur toutes deux. Emilio courut commander ledéjeuner après avoir encore une fois rappelé à Sanine qu'il avait promisde plaider sa cause auprès de sa mère.

– Je n'oublierai pas, soyez tranquille, dit Sanine au jeune garçon.

Frau Lénore n'était pas tout à fait bien; elle souffrait de la migraine,et à demi-allongée dans le fauteuil, elle s'efforçait de resterimmobile.

Gemma portait une ample blouse jaune retenue par une ceinture de cuirnoir; elle semblait aussi un peu lasse; elle était légèrement pâle, descercles noirs entouraient ses yeux, sans pourtant leur enlever leuréclat, et cette pâleur ajoutait un charme mystérieux aux traitsclassiquement sévères de la jeune Italienne.

Cette fois Sanine fut surtout frappé par la beauté élégante des mains dela jeune fille. Lorsqu'elle rajustait ou soulevait ses boucles noires etbrillantes, Sanine ne pouvait arracher ses regards de ces doigtssouples, longs, écartés l'un de l'autre comme ceux de la Fornarine deRaphaël.

Il faisait extrêmement chaud dehors; après le déjeuner Sanine voulut seretirer, mais ses hôtes lui dirent que par une pareille chaleur ilvalait beaucoup mieux ne pas bouger de sa place; et il resta.

Dans l'arrière-salon ou il se tenait avec la famille Roselli, régnaitune agréable fraîcheur: les fenêtres ouvraient sur un petit jardinplanté d'acacias. Des essaims d'abeilles, des taons et des bourdonschantaient en chœur avec ivresse dans les branches touffues des arbresparsemées de fleurs d'or; à travers les volets à demi clos et les storesbaissés, ce bourdonnement incessant pénétrait dans la chambre donnantl'impression de la chaleur répandue dans l'air au dehors, et lafraîcheur de la chambre fermée et confortable paraissait d'autant plusagréable...

Sanine causait beaucoup, comme la veille, mais cette fois il ne parlaitplus de la Russie ni de la vie russe. Pour rendre service à son jeuneami, qui tout de suite après le déjeuner avait été envoyé chez M. Kluberpour être initié à la tenue des livres, Sanine amena la conversation surles avantages respectifs du commerce et de l'art. Il ne fut pas étonnéde voir que Frau Lénore était pour le commerce, il s'y attendait, maisil fut surpris de voir que Gemma partageait l'opinion de sa mère.

– Pour être un artiste, et surtout un chanteur, déclara la jeune filleen faisant un geste énergique de la main, il faut occuper le premierrang; le second ne vaut rien; et comment savoir si l'on est capable detenir la première place?

Pantaleone prit part à la conversation et se déclara partisan de l'art.Il est vrai que ses arguments étaient assez faibles: il soutint qu'ilfaut avant tout posséder un *certo estro d'epirazione*– un certain éland'inspiration!

Frau Lénore fit la remarque que certainement Pantaleone avait dûposséder cet *estro* et pourtant...

– C'est que j'ai eu des ennemis, répondit lugubrement Pantaleone.

– Et comment peux-tu savoir (les Italiens tutoient facilement) qu'Emilion'aura pas d'ennemis, lors même qu'il posséderait cet *estro*?

– Eh bien! faites de lui un commerçant, dit Pantaleone dépité, maisGiovan' Battista n'aurait pas agi de la sorte, bien qu'il fût confiseurlui-même...

– Mon mari, Giovan' Battista, était un homme raisonnable, et si dans sajeunesse il a cédé à des entraînements...

Mais Pantaleone ne voulut plus rien entendre et sortit de la chambre enrépétant sur un ton de reproche: «Ah! Giovan' Battista!»

Gemma dit alors que si Emilio se sentait un cœur de patriote, et s'il tenait à consacrer toutes ses forces à la délivrance de l'Italie, on pourrait pour cette œuvre sacrée sacrifier un avenir assuré, mais pas pour le théâtre...»

À ces mots, Frau Lénore devint très inquiète et supplia sa fille de ne pas induire en erreur son jeune frère, mais de se contenter d'être elle-même, une affreuse républicaine!..

Après avoir prononcé ces paroles, Frau Lénore se mit à gémir et se plaignit de son mal de tête; il lui semblait que son crâne allait éclater.

Gemma s'empressa de donner des soins à sa mère. Elle humecta le front de Madame Roselli d'eau de Cologne et souffla lentement dessus, puis elle lui baisa doucement les joues, posa la tête de Frau Lénore sur des coussins, lui défendit de parler et de nouveau l'embrassa. Alors, se tournant vers Sanine, d'une voix à demi émue, à demi badine, elle commença à faire l'éloge de sa mère.

– Si vous saviez comme elle est bonne et comme elle a été belle!.. Quedis-je, elle l'a été, elle l'est encore maintenant... Regardez les yeux de maman!

Gemma sortit de sa poche un mouchoir blanc, en couvrit le visage de sa mère, puis abaissant lentement le rebord de haut en bas, elle découvrit l'un après l'autre le front, les sourcils et les yeux de Frau Lénore; alors elle pria sa mère d'ouvrir les yeux.

Frau Lénore obéit, et Gemma s'exclama d'admiration.

Les yeux de Frau Lénore étaient en effet fort beaux.

Gemma maintenant le mouchoir sur la partie inférieure du visage, qui était moins régulière, se mit de nouveau à couvrir sa mère de baisers.

Madame Roselli riait, détournait la tête et feignait de vouloir repousser sa fille; Gemma de son côté faisait semblant de lutter avec sa mère, non pas avec des câlineries de chatte, à la manière française, mais avec cette grâce italienne qui laisse pressentir la force.

Enfin Frau Lénore se déclara fatiguée. Gemma lui conseilla de faire lasieste dans ce fauteuil, en promettant que le monsieur russe et elle-même resteraient pendant ce temps aussi tranquilles que de petits souris.

Frau Lénore répondit par un sourire, poussa quelques soupirs et s'endormit. Gemma s'assit sur un tabouret près de sa mère et resta immobile; de temps en temps d'une main elle portait un doigt sur ses lèvres, de l'autre elle soutenait l'oreiller derrière la tête de sa mère, et chuchotait d'une voix insaisissable, regardant de travers Sanine, chaque fois qu'il s'avisait de faire un mouvement quelconque.

Bientôt Sanine resta immobile à son tour, comme hypnotisé, admirant de toutes les forces de son âme le tableau que formaient cette chambre à demi-obscur où par-ci par-là rougissaient en points éclatants des roses fraîches et somptueuses qui trempaient dans des coupes antiques de couleur verte, et cette femme endormie avec les mains chastement repliées, son bon visage encadré par la blancheur neigeuse de l'oreiller et enfin ce jeune être tout entier à sa sollicitude, aussi bon, aussi pur et d'une beauté inénarrable avec des yeux noirs, profonds, remplis d'ombre, et quand même lumineux...

Sanine se demandait où il était? Était-ce un rêve? Un conte? Comment se trouvait-il là?

## XI

La sonnette de la porte d'entrée tinta. Un jeune paysan en bonnet defourrure, avec un gilet rouge, entra dans la confiserie. C'était le premier client de la journée.

Frau Lénore dormait toujours, et Gemma craignit de la réveiller en retirant son bras.

– Voulez-vous recevoir le client à ma place? demanda-t-elle à voix basse à la jeune Russe.

Sanine sortit aussitôt de la chambre sur la pointe des pieds et entra dans la confiserie.

Le paysan voulait un quart de pastilles de menthe.

– Combien dois-je lui demander? dit Sanine à voix basse à travers la porte.

– Six kreutzers, répondit Gemma sur le même ton.

Sanine pesa un quart de livre, trouva du papier pour envelopper la marchandise, confectionna un cornet, versa dedans les pastilles qu'il répandit de tous côtés, réussit non sans peine à les faire entrer dans le sac, et enfin les livra et reçut la monnaie.

L'acheteur le contemplait avec stupéfaction en tournant son chapeau sur sa poitrine, tandis que dans la chambre à côté Gemma se tenait la bouche ouverte pour étouffer son rire fou.

À peine ce client fut-il sorti qu'il en vint un second, un troisième...

– J'ai de la veine, pensa Sanine.

Le second chaland demanda un verre d'orgeat, le troisième une demi-livre de bonbons.

Sanine réussit à satisfaire à tous, il tourna énergiquement les cuillers dans les verres, remua les assiettes et sortit agilement les conserves et les bonbons des bocaux et des boîtes.

Lorsqu'il fit son compte, il découvrit qu'il avait vendu trop bon marché l'orgeat, mais qu'il avait pris deux kreutzers de trop pour les bonbons.

Gemma riait toujours sans bruit, et Sanine lui-même était d'une gaieté inusitée, dans un état d'esprit extraordinairement heureux.

Il lui semblait qu'il resterait volontiers éternellement derrière ce comptoir à vendre des bonbons et de l'orgeat, pendant que cette belle jeune fille le regardait avec des yeux amicalement moqueurs, et que le soleil d'été se frayant un chemin à travers l'épais feuillage des marronniers, remplissait la chambre de l'or verdâtre des rayons du couchant, et que le cœur se mourait d'une douce langueur de paresse, d'insouciance et de jeunesse – de première jeunesse.

Le quatrième client demanda une tasse de café. Cette fois il fut nécessaire de recourir à Pantaleone, et Sanine vint reprendre sa place près de Gemma. Frau Lénore dormait toujours, à la vive satisfaction de sa fille.

– Quand maman peut dormir, sa migraine passe tout de suite! expliqua

Gemma.

Sanine, toujours à mi-voix, parla de nouveau de «son commerce» et s'informa gravement du prix des marchandises. Gemma lui répondit sur le même ton. Tous deux, pourtant, en leur for intérieur, sentaient parfaitement qu'ils jouaient la comédie.

Tout à coup un orgue de Barbarie dans la rue joua l'air du Freischütz:

«À travers les monts, à travers les plaines!»

Les sons criards se répandirent, tremblotants et vibrant dans l'air immobile.

Gemma tressaillit.

– Cette musique va réveiller maman!

Sanine courut dans la rue, mit une poignée de kreutzers dans la main du joueur d'orgue et le décida à se retirer.

Lorsqu'il rentra dans la chambre, Gemma le remercia d'un léger signe de tête, et avec un sourire pensif se mit à fredonner elle-même la belle mélodie de Weber, dans laquelle Max exprime les doutes du premier amour.

Elle demanda ensuite à Sanine s'il connaissait le *Freischutz*, s'il aimait Weber, et elle ajouta que, bien qu'elle fût Italienne, elle préférait cette musique à toute autre.

La conversation passa de Weber à la poésie et au romantisme, puis à Hoffmann, qui était fort à la mode à cette époque.

Pendant ce temps Frau Lénore dormait toujours, ronflant même quelque peu, et les rayons du soleil qui glissaient entre les persiennes en bandes étroites, de plus en plus obliques, se promenaient sans cesse effleurant le plancher, les meubles, la robe de Gemma, les feuilles et les pétales des fleurs.

## XII

Gemma ne goûtait pas beaucoup Hoffmann et même elle le trouvait ennuyeux!  
Sa nature claire de méridionale restait réfractaire au côté brumeux et fantastique du conteur.  
– Tous ces contes sont bons pour les enfants! disait-elle non sans dédain.

Elle se plaignait aussi du manque de poésie d'Hoffmann. Pourtant une de ses nouvelles lui plaisait beaucoup, tout au moins le commencement, car elle en avait oublié la fin, si même elle l'avait lue.

C'était l'histoire d'un jeune homme qui rencontre par hasard, peut-être dans une confiserie – une jeune fille d'une grande beauté, une Grecque. Elle est accompagnée d'un vieillard mystérieux et bizarre.

Le jeune homme tombe amoureux à première vue de la jeune fille, et elle le regarde d'un air suppliant, comme pour lui demander de la délivrer...

Le jeune homme s'absente pour quelques instants, et lorsqu'il rentre dans la confiserie, la jeune fille et le vieillard ont disparu; ils élance à leur poursuite, mais tous ses efforts pour les atteindre restent vains.

La belle jeune fille est pour jamais perdue pour lui; et pourtant il lui est impossible d'oublier le regard suppliant qu'elle attachait sur lui, et il est rongé par la pensée que peut-être le bonheur de sa vie a glissé entre ses doigts.

Ce n'est pas ainsi que finit le conte d'Hoffmann, mais tel est le dénouement qui était resté gravé dans la mémoire de Gemma.

– Il me semble, ajouta-t-elle, que des rencontres et des séparations semblables arrivent plus souvent que nous ne le pensons.

Sanine ne répondit pas à cette remarque, mais au bout de quelques instants il amena la conversation sur M. Kluber...

C'était la première fois qu'il le mentionnait, il ne lui était pas encore arrivé de penser au fiancé de Gemma.

À son tour la jeune fille ne répondit pas et resta pensive, mordillant légèrement l'ongle de l'index et regardant de côté. Enfin elle fit l'éloge de son fiancé, parla de la partie de plaisir qu'il avait projetée pour le lendemain, et jetant un regard plein de vivacité sur Sanine se tut de nouveau.

Cette fois le jeune Russe ne trouva plus rien à dire.

Emilio entra dans la chambre en courant si bruyamment, qu'il réveilla

Frau Lénore.

Sanine fut enchanté de l'arrivée de son jeune ami.

Frau Lénore se leva de son fauteuil, et Pantaleone entra pour annoncer que le dîner était servi.

L'ami de la maison, l'ex-chanteur et le domestique remplissait encore le rôle de cuisinier.

### XIII

Sanine resta pour le dîner. On le retint encore sous prétexte que la chaleur était accablante, puis, quand la chaleur eut baissé, on l'invita à venir au jardin pour prendre le café à l'ombre des acacias.

Sanine accepta. Il se sentait parfaitement heureux.

Le cours calme et monotone de la vie est plein de charme, et Sanine s'abandonnait à ce charme avec délices, il ne demandait rien de plus au présent, ne songeait pas au lendemain et ne se souvenait plus du passé. Où trouverait-il plus de charme que dans la compagnie de cet être exquis, Gemma! Bientôt il faudra se séparer d'elle, et sans doute pour ne jamais la revoir, mais pendant que la même barque, comme dans la romance d'Ihland, les porte sur les ondes domptées de la vie: «Réjouis-toi, goûte la vie, voyageur!..»

Et tout semblait beau et agréable à l'heureux voyageur!

Frau Lénore lui proposa de se mesurer avec elle et Pantaleone au «tresette», et elle lui apprit ce jeu de cartes italien peu compliqué, où elle gagna quelques kreutzers, et il était parfaitement heureux.

Pantaleone, à la demande d'Emilio, commanda au caniche Tartaglia d'exécuter tous ses tours, et Tartaglia sauta par-dessus un bâton, parla, c'est-à-dire, aboya, éternua, ferma la porte avec son museau, apporta la vieille pantoufle de son maître, et finalement, coiffé d'un vieux shako, figura le maréchal Bernadotte recevant de cruels reproches de Napoléon sur sa trahison.

Napoléon était représenté par Pantaleone, assez fidèlement; les bras croisés, un tricorne enfoncé sur les yeux, il grondait furieusement en français... et dans quel français? Tartaglia était assis devant son Empereur humblement replié sur lui-même, la queue baissée, clignant timidement les yeux sous la visière du shako, posé de travers; de temps en temps, quand Napoléon haussait la voix, Bernadotte se soulevait sur ses pattes de derrière.

– *Fuori, Traditore!* (va-t'en, traître) cria Napoléon, oubliant dans l'excitation de sa colère qu'il devait soutenir son caractère français. Alors Bernadotte se cacha sous le divan, puis revint aussitôt avec un aboiement joyeux, qui signifiait que la représentation était terminée.

Tous les spectateurs riaient aux larmes, et Sanine riait plus que tous les autres.

Gemma avait un rire fort agréable, continu et lent mais entrecoupé de petits cris plaintifs, très drôles... Sanine était en extase devant ce rire. Il aurait voulu pouvoir couvrir de baisers la jeune fille pour chacun de ces petits cris. Enfin la nuit tomba. Il était temps de se séparer.

Sanine prit plusieurs fois congé de tout le monde, et répéta à chacun à maintes reprises: – À demain! Même il embrassa Emilio, et partit en emportant l'image triomphante de la jeune fille, parfois riieuse, parfois pensive, calme ou indifférente mais toujours remplie d'attrait. Ces yeux tantôt largement ouverts, clairs et gais comme le jour, tantôt à demi recouverts par les cils, profonds et sombres comme la nuit, étaient toujours devant lui, pénétrant d'un trouble étrange et doux toutes les autres images et représentations.

Mais il n'arriva pas une seule fois à Sanine de songer à M. Kluber ni aux événements qui l'obligeaient à rester à Francfort, en un mot tout ce qui le préoccupait et le tourmentait la veille n'existait plus pour lui.

## XIV

Sanine était un fort beau garçon, de taille haute et svelte; il avait des traits agréables, un peu flous, de petits yeux teintés de bleu exprimant une grande bonté, des cheveux dorés et une peau blanche et rose. Ce qui le distinguait de prime abord, c'était cette expression de gaieté sincère, un peu naïve, ce rire confiant, ouvert, auquel on reconnaissait autrefois à première vue les fils de la petite noblesse russe. Ces fils de famille étaient d'excellents jeunes gentilshommes, nés et librement élevés dans les vastes domaines des pays de demi-steppes.

Sanine avait une démarche indécise, une voix légèrement sifflante, et dès qu'on le regardait il répondait par un sourire d'enfant. Enfin il avait la fraîcheur et la santé; mais le trait caractéristique de sa physionomie était la douceur, par dessus tout la douceur!

Il ne manquait pas d'intelligence et avait appris pas mal de choses. Malgré son voyage à l'étranger, il avait conservé toute sa fraîcheur d'esprit et les sentiments qui à cette époque troublaient l'élite de la jeunesse russe, lui étaient totalement inconnus.

Dans ces derniers temps, après s'être mis en quête d'hommes nouveaux, les romanciers russes ont commencé à représenter des jeunes gens qui se piquent avant tout de fraîcheur, mais ils sont frais à la façon des huîtres de Flensburg, qu'on apporte à Saint-Pétersbourg.

Sanine n'avait rien de commun avec ces jeunes gens.

Puisque je me laisse aller à des comparaisons, je dirai que Sanine ressemblait à un jeune pommier touffu, récemment planté dans un jardin russe de terre arable, ou plutôt à un jeune cheval de trois ans, bien nourri, au poil lisse, aux pieds forts, et qui n'est pas encore dressé.

Ceux qui ont rencontré Sanine plus tard, quand la vie l'a brisé, quand il a perdu le velouté de la première jeunesse, ont trouvé en lui un tout autre homme.

\* \* \* \* \*

Le lendemain matin, Sanine était encore au lit, lorsque Emilio, endimanché, une canne à la main, et très pommadé, entra vivement dans la chambre de son ami pour lui annoncer que Herr Kluber serait tout de suite là avec la voiture, que le temps promettait d'être très beau, que tout était prêt, mais que sa mère ne serait pas de la partie parce qu'elle avait repris sa migraine.

Emilio engagea Sanine à s'habiller au plus vite en lui disant qu'il n'avait pas un instant à perdre.

En effet, M. Kluber surprit le jeune Russe au milieu de sa toilette. Il frappa à la porte, entra, salua en se courbant en deux, et se déclara prêt à attendre aussi longtemps qu'on voudrait, puis il s'assit en posant avec grâce son chapeau sur son genou.

Le premier commis était tiré à quatre épingles et avait versé sur sa personne tout un flacon de parfum; chacun de ses mouvements était suivi d'un effluve d'arôme subtil.

Il était arrivé dans un landau découvert attelé de deux chevaux grands et vigoureux, mais dépourvus d'élégance.

Un quart d'heure plus tard, Sanine, Kluber et Emilio arrivèrent triomphalement devant le perron de la confiserie. Madame Roselli refusa catégoriquement de se joindre à la promenade.

Gemma voulut rester pour tenir compagnie à sa mère, mais Frau Lénore l'amena pour ainsi dire dehors de vive force.

– Je n'ai besoin de personne pour me tenir compagnie, dit-elle, je veux dormir. J'aurais envoyé Pantaleone avec vous, mais il faut que quelqu'un reste au magasin.

– Pouvons-nous prendre Tartaglia avec nous?

– Je crois bien, mon fils.

Tartaglia sauta immédiatement avec des bonds de joie sur le siège à côté du cocher et s'assit en se pouléchant les babines. Évidemment il était habitué à ces promenades.

Gemma mit un grand chapeau de paille orné de rubans couleur de cannelle dont l'aile repliée sur le front abritait tout le visage. L'ombre s'arrêtait aux lèvres qui rougissaient virginialement et

tendrement, comme les pétales d'une rose à cent feuilles, tandis que les dentsbrillaient discrètement, avec la même innocence que chez un enfant.

Gemma prit place au fond de la voiture avec Sanine. Kluber et Emilios'assirent en face.

Le pâle visage de Frau Lénore apparut à la fenêtre. Gemma agita sonmouchoir, et les chevaux se mirent en marche.

## XV

Soden est une petite ville dans les environs de Francfort, fort bien située au pied d'une des ramifications du Taunus, endroit réputé en Russie pour ses eaux, qu'on dit salutaires pour les personnes dont les poumons sont délicats.

Les habitants de Francfort vont à Soden pour se distraire. Le parc est fort beau et présente aux promeneurs plusieurs «Wirthschafte», où l'on peut boire de la bière et du café, à l'ombre des hauts tilleuls et des érables.

La route de Francfort à Soden longe la rive droite du Mein; elle est dans toute sa longueur bordée d'arbres fruitiers.

Pendant que le landau roulait lentement sur la route unie, Sanine observait à la dérobée la façon dont Gemma se comportait avec son fiancé; il les voyait ensemble pour la première fois. L'attitude de la jeune fille était calme et naturelle, quoiqu'un peu plus réservée et plus sérieuse que d'habitude.

Kluber avait l'air d'un supérieur plein de condescendance, qui s'accorde ainsi qu'à ses subordonnés un plaisir modéré et convenable.

Sanine ne remarqua pas chez le fiancé de Gemma de l'empressement. Il était évident que Herr Kluber considérait son mariage comme une affaire arrêtée, dont il n'avait plus aucune raison de s'inquiéter!

Mais il ne perdait pas un instant le sentiment de sa condescendance! Pendant une longue promenade que les jeunes gens firent avant le dîner, à travers bois, dans la montagne et dans les vallées qui entourent Soden, Herr Kluber, tout en admirant les beautés de la nature, traitait aussi avec une condescendance à travers laquelle perceait le sentiment de sa supériorité. Il fit la remarque que tel ruisseau avait tort de couler en ligne droite au lieu de décrire des méandres pittoresques; il critiqua aussi le chant d'un pinson qui ne variait pas ses thèmes.

Gemma ne paraissait pas s'ennuyer, même elle avait l'air de s'amuser plutôt, et cependant Sanine ne reconnaissait pas la Gemma de la veille; nulle ombre pourtant n'attristait son visage, jamais sa beauté n'avait eu plus de rayonnement, mais son âme semblait repliée sur elle-même.

L'ombrelle ouverte, gantée, elle marchait légèrement, sans hâte, comme se promènent les jeunes filles bien élevées, et elle parlait peu.

Emilio n'avait pas l'air non plus de se sentir tout à fait à son aise, et Sanine encore moins que lui. Le jeune Russe d'ailleurs était un peu gêné par l'obligation de parler tout le temps allemand.

Seul Tartaglia se sentait libre de toute contrainte! Il poursuivait les merles avec des aboiements frénétiques, sautait par-dessus les fossés et les troncs renversés, se plongeait dans les ruisseaux, lapait l'eau à grandes gorgées, se secouait, jappait, puis partait comme une flèche, sa langue rouge tirée jusqu'à l'épaule.

Herr Kluber faisait tout ce qu'il jugeait convenable pour égayer la compagnie. Il invita tout le monde à s'asseoir sous l'ombre d'un grand chêne, et, tirant de sa poche un petit livre intitulé: *Knallerbsen – oder du sollst und wirst lachen! – Les Pétards, – ou tu dois rire et tu riras certainement!* il se mit à lire des anecdotes comiques. Il en lut une douzaine sans avoir fait rire qui que ce soit. Sanine, seul, par politesse, se croyait obligé, à la fin de chaque récit, de découvrir ses dents, et M. Kluber lui-même ponctuait régulièrement ses anecdotes d'un rire bref, mesuré et toujours empreint de condescendance.

Vers midi, M. Kluber et ses invités entrèrent dans le premier restaurant de Soden.

Il s'agissait de choisir le menu.

M. Kluber avait proposé de dîner dans le *gartensalon*, un pavillon fermé. Cette fois, Gemma se révolta et déclara qu'elle voulait dîner dans le jardin, au grand air, à une des petites tables disposées devant le restaurant. «Elle en avait assez, ajouta-t-elle, d'être tout le temps avec les mêmes personnes, elle voulait voir de nouveaux visages.»

Plusieurs tables étaient déjà occupées par des groupes de visiteurs.

M. Kluber céda avec condescendance au «caprice» de sa fiancée. Pendant qu'il s'entretenait à part avec l'*oberkelner* (le maître d'hôtel), Gemma resta immobile, les yeux baissés, les lèvres serrées: elle sentait que Sanine l'observait sans cesse, et elle semblait mécontente de cette assistance.

Enfin, M. Kluber revint pour annoncer que le dîner serait prêt dans une demi-heure, et proposa de faire en attendant une partie de quilles. Il ajouta que ce jeu est excellent pour éveiller l'appétit: «Hé! hé! hé!»

Il jouait en virtuose, il prenait, pour jeter la boule, des attitudes d'Hercule, mettant tous les muscles en jeu et en même temps relevant légèrement la jambe. M. Kluber était un athlète en son genre, et fort bien tourné! Impossible d'avoir des mains plus blanches ni plus délicates, et c'était un plaisir de le voir les essayer dans un mouchoir de soie imitation d'indienne, rouge et or, et des plus cossus!..

Enfin, le dîner fut servi, et toute la société put prendre place autour d'une petite table.

## XVI

Qui ne connaît pas le classique dîner allemand? Une soupe aqueuse avec de grosses boulettes de pâte et de la cannelle; un bouilli archi-cuit, sec comme un bouchon, nageant dans de la graisse blanche gluante et flanqué de pommes de terre devenues poisseuses, et de raifort râpé. Ensuite, un plat d'anguille tournée au bleu, arrosée de vinaigre et semée de câpres, auquel succède le rôti servi avec de la confiture, et l'inévitable *Mehlspeise*, une sorte de pouding qu'accompagne une saucerouge et aigre.

Il est vrai qu'en revanche, le vin et la bière étaient de premier choix!

Tel est le menu du dîner que le premier restaurateur de Soden servit à ses hôtes.

En somme, tout se passa très correctement. Peu d'animation, par exemple, même quand M. Kluber porta un toast à «ce que nous aimons!» (*was wir lieben!*) L'entrain manqua. C'était trop comme il faut, trop convenable pour être gai.

Après le dîner, on servit du café clair, roussâtre, un vrai café allemand.

M. Kluber, en parfait gentleman, demanda à Gemma la permission de fumer un cigare.

C'est alors qu'il se passa quelque chose d'imprévu, de très désagréable et même de très inconvenant.

À une table voisine se trouvaient quelques officiers de la garnison de Mayence. Il était facile de voir, d'après la direction de leurs regards et leurs chuchotements, que la beauté de Gemma les avait frappés. Un de ces officiers, qui avait été à Francfort, ne détachait pas ses yeux de la jeune fille, comme s'il la connaissait très bien. Il savait certainement qui elle était.

Messieurs les officiers avaient déjà beaucoup bu; leur table était couverte de bouteilles. Subitement, l'officier qui regardait sans cesse Gemma se leva, et, le verre à la main, s'approcha de la table où se trouvait la jeune Italienne.

C'était un tout jeune homme, très blond, dont les traits étaient assez agréables, même sympathiques; mais la boisson avait altéré son visage; ses joues se contractaient, les yeux enflammés vaguaient avec un air impertinent.

## **Конец ознакомительного фрагмента.**

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.